

CD, compte-rendu critique. Reicha Rediscovered : Ivan ILIC, piano (1 cd Chandos, mars 2017)

CD, compte-rendu critique.
Reicha Rediscovered : Ivan ILIC,
piano. 1 cd Chandos, mars 2017.

Le disque a cette vertu d'éclairer de nouveaux pans de la musique romantique : ce disque **REICHA (compositeur pragoïse né en 1770)**, héritier des Lumières, de la manière élégante, inventive de Haydn (fréquenté à Vienne entre 1802 et 1808), et de Beethoven (qu'il approche à Bonn), comme de Mozart, ouvre le siècle de ...Berlioz, Gounod et jusqu'à Franck dont il fut le professeur à Paris. Justement fixé à dans la capitale parisienne, le compositeur de 38 ans (1808), est alors au sommet de son invention, transmettant en France, l'excellence du classicisme germanique, apprise à Bonn et à Vienne. Onslow (dit le Beethoven français) saura recueillir à ses côtés, les secrets du romantisme allemand le plus abouti... **Nous sommes donc au cœur de la redécouverte du continent romantique français**, suivant les passeurs clés entre Lumières et aube romantique, ceux qui ont assuré à la France son statut de premier foyer Romantique européen – prééminence que lui conteste toujours les Germaniques, car en France c'est bien connu, ne règnent, – y compris dans les programmes des salles de concerts et de la part des orchestres qui réduisent fatalement leur jeu à leurs seules partitions : Haydn, Mozart, Beethoven...





Or la France cultive bien depuis la mort de Rameau, via les Gossec, Méhul (auteur de symphonies très sérieuses), et depuis le Gluck parisien (propre aux années 1770), un style frénétique bien particulier que peu d'interprètes osent encore proposer. Il est donc opportun de dévoiler le cas de Reicha, assimilateur non seulement de la forme beethovénienne, mais de son esprit : défricheur, innovateur, expérimental (et aussi facétieux voire ludique, dans le sillon de Joseph Haydn). Lire notre entretien ci après avec le pianiste Ivan Illic, artisan de ce coup de projecteur opportun.

« **Rediscovered / redécouvert** », Reicha l'est bien dans cet album décisif dont la diversité choisie, démontre admirablement la puissance de l'invention, la liberté du défricheur, comme l'exigence du théoricien, soucieux d'harmonie comme de contrepoint.

REICHA : le laboratoire romantique

En ouverture, les 7 sections d'« Harmonie » précisent l'ambitus expérimental du génie de Reicha : un questionnement d'abord sur la réalité des possibilités de la musique, à partir des accords du début, à partir desquels le compositeur maître du contrepoint et de l'art fugué (dans la tradition des Bach, père et fils, JS et CPE) échafaudent diverses voies

expressives et poétiques, résolutions et élargissement du spectre sonore ; il en découle l'impression saisissante d'un monde en construction, comme mis en distance, qui questionne le sens de la musique, les directions possibles de son développement, parcourant styles, manières, formes... jusqu'à la magistrale exposition d'un thème parfaitement équilibré et abouti à 6mn42, sorte d'apothéose du cadre classique.

Apothéose mais pas finalité, car le propre de Reicha, – proche en cela de l'esprit Beethovénien, sait toujours défricher et explorer. Ainsi le second mouvement de la Grande Sonate (circa 1805), dont l'ampleur du questionnement lui aussi ne cesse de nous tenir en haleine ; si Haydn sait renouveler le cadre par une facétie sans borne et d'une délicatesse extrême, ... Reicha régénère lui aussi la forme en ouvrant toutes les pistes possibles, soignant ici des contrastes en intériorité qui s'avèrent schubertiens.

Il faut toute la digitalité suggestive et onirique d'Ivan Ilic pour mesurer et exprimer la texture à la fois poétique et expérimentale de Reicha ainsi magnifiquement restitué. Le pianiste qui a longuement interrogé la notion de temps élastique, psychologique et introspectif chez Cage et Feldman, prolonge ainsi son propre questionnement de la forme et du déroulement musical. C'est une approche très aboutie sur le plan de l'architecture, révélant outre l'apparente versatilité d'une inspiration fouguese, très imaginative, sa profonde cohésion interne, l'unité de son plan structurel malgré l'écheveau de son parcours harmonique, la prodigieuse armure de son contrepoint fugué.

Le Capriccio n°7 de 1803 semble parcourir plusieurs actions et paysages à la fois, rêveur et onirique, mais aussi nerveux et déterminés, affirmant la volonté d'une vive ardeur. La profusion pourtant idéalement articulée, expose l'imagination d'un Reicha délibérément inventeur : chercheur plus que provocateur. Un de ces maîtres dont on dit ordinairement que la vive invention fait progresser la technique pianistique et

l'écriture pour clavier : alors Reicha, aussi fulgurant que CPE Bach, Beethoven, Mozart, Haydn ?

La suprême révérence à Mozart, le dernier, celui de La Flûte enchantée telle qu'elle se déploie dans **la Sonata sur un thème de Mozart (1803)** reprend le même canevas, entre diversité d'écriture, imagination harmonique, et à travers l'approche d'Ivan Il'ic gagne une nonchalance enivrée, une liberté inventive proche des Variations Diabelli de Beethoven. L'inquiétude du Menuetto, en son balancement d'une finesse haydnienne, enchante par sa justesse d'intention. Le Finale (Rondeau) qui vient d'une pièce extérieure (l'original étant perdu pour cette Sonate), est de loin la plus riche en intentions troubles (fa majeur) avec des traits d'octaves et de tierces qui indiquent directement la facture d'un pianoforte anglais... (une piste à creuser ? ... bientôt explicitée dans les volumes suivants ? A suivre).



Comme s'imaginant à distance de son propre jeu et de sa composition, Reicha poursuit cet esprit de défrichement et d'invention sans limite dans la Fantaisie sur un seul accord, extrait du recueil essentiel pour comprendre l'essence

expérimentale de sa musique : « Practische Beispiele » circa 1805, cheminement exploratoire, à la fois chevauchée et recherche radicale sur l'harmonie, la sonorité, la continuité... même trait de génie dans **l'Étude qui conclut le cycle de ce volume 1 : l'opus 97 n°1 à la manière d'une élégie funèbre**, une prière (déploration) de plus en plus murmurée, touche par sa mesure, son sens de l'épure, du vide et du silence. Le tact et la finesse du pianiste servent idéalement l'une des

musiques les moins bavardes. Qui cherche, explore, ouvre des pistes... sait se renouveler, sans se diluer, mais en développant suffisamment. Bel équilibre. Belle révélation. A quand le volume suivant ? CLIC de CLASSIQUENEWS.COM de novembre 2017.

CD, compte-rendu critique. Reicha Rediscovered : Ivan ILIC, piano. ANTOINE REICHA (1770 – 1836) : Practische Beispiele (1803), première mondiale : Harmonie n°20, Capriccio n°7, Fantaisie sur un seul accord n°4. Grande Sonate (c 1805), Sonate sur un thème de Mozart (La Flûte enchantée (c 1805), Etude opus 97 n°1 (extrait de l'Étude dans le genre fugué pour le piano-forte [...] à l'usage des jeunes compositeurs (c1815-17). 1 cd Chandos – enregistré en Suisse en mars 2017 – Parution : octobre 2017. CLIC de CLASSIQUENEWS de novembre 2017

ENTRETIEN avec Ivan Illic à propos de ce premier cd Reicha ...

CLASSIQUENEWS : Comment se situe l'originalité de REICHA par rapport à HAYDN et BEETHOVEN ? D'une façon générale, et précisément à travers la collection de pièces ici choisies ?

Les œuvres les plus expérimentales de Reicha datent – pour la plupart – de sa jeunesse, lorsqu'il gagnait sa vie en donnant des cours particuliers à Hambourg (1794-1799), à Paris (1799-1802) et à Vienne (1802-1808), avant son



installation définitive en France. En cherchant à créer une nouvelle méthode d'enseignement, il a cherché de plus en plus loin à travers ses expériences musicales. Un exemple frappant est la « Fantaisie sur un seul accord », extrait de son ouvrage « Observations philosophiques et pratiques sur la musique, avec des exemples ». La Fantaisie n'utilise que trois notes pendant quatre minutes, preuve d'une démarche conceptuelle et abstraite de la musique, par ailleurs plus proche des compositeurs du vingtième siècle que du romantisme. Pour résumer de façon un peu schématique, Beethoven a présagé le dix-neuvième siècle et Reicha, le vingtième. Je suis persuadé que si Beethoven avait composé une œuvre aussi « minimaliste » et moderne avant l'heure, elle serait dans tous les livres d'histoire de la musique. Mais comme elle est restée en manuscrit à la Bibliothèque Nationale de France pendant 200 ans, sans être jouée, ni publiée, ni enregistrée, et comme elle fait partie d'un traité destiné aux jeunes compositeurs, et que son statut de « vraie » pièce est ambiguë, jusqu'à présent c'était comme si l'œuvre n'existait pas.

Pareil pour l'œuvre « Harmonie » qui ouvre le disque, et qui fait partie du même recueil. Elle comprend des variations (« fantaisies ») dont une qui utilise une mesure asymétrique (5/8), chose extraordinaire pour l'époque. Ni Haydn ni

Beethoven n'avaient fait des choses pareilles. De plus, les œuvres sont pétillantes, drôles et raffinées, pleines de charme et de vivacité.

Comment avez-vous choisi le piano, selon quels critères ? Pour quelle sonorité ? Pourquoi avoir choisi un piano et non un pianoforte ?

Plutôt que de choisir l'instrument et la salle, je me suis adapté au piano et à la salle qui m'ont été proposés par la Radio Suisse RTS. Le point de départ de ce projet était en réalité une série d'émissions radiophoniques sur Reicha pour la chaîne suisse Espace 2. Avec Catherine Buser, nous avons produit cinq heures d'émissions sur Reicha en janvier 2016, une expérience très enrichissante. Bien entendu, il fallait connaître le sujet parfaitement pour préparer les émissions et c'est en me plongeant dans les documents et les partitions inédites de Reicha que j'ai pu découvrir et mesurer la richesse de ce patrimoine délaissé. Le service public suisse est d'une qualité remarquable, et c'est grâce à leur ouverture et leur indépendance éditoriale que j'ai pu entamer cette série discographique sur Reicha dans des conditions fantastiques.

La Radio Suisse a mis à ma disposition leur studio Ernest Ansermet à Genève, une salle magnifique et très calme, dotée de deux Steinways de concert bien entretenus et stables. Ce qui a plus joué dans mes choix d'interprète pendant l'enregistrement était l'acoustique de la salle, très particulière, très sensible, notamment dans les harmoniques aiguës. Les tempos, les nuances, l'utilisation de la pédale, et d'autres paramètres encore ont été modifiés en fonction de l'acoustique du Studio Ansermet. Par exemple, à la fin du mouvement lent de la Grande Sonate en Ut, les arpèges qui se succèdent en cascades douces étaient sèches, alors j'ai découvert qu'en gardant la résonance de façon subtile, avec un

quart de pédale, cela crée une ambiance singulière, baignée dans les harmoniques.

Dans une autre salle, je n'aurais jamais eu l'idée. Tout ce travail de recherche s'est fait en collaboration avec deux ingénieurs du son passionnés de la Radio Suisse, Renaud Millet-Lacombe et Thibaut Maillard, qui ont pris un plaisir évident à enregistrer ces oeuvres et qui ont largement contribué au son que l'on entend sur le disque.

Je n'ai jamais envisagé d'enregistrer ces œuvres sur un instrument d'époque. Il y a quelques années les spécialistes d'instruments anciens ont injecté un dynamisme incroyable dans la pratique des instruments à clavier, notamment en nourrissant leurs interprétations avec une lecture assidue des textes et des recherches musicologiques.

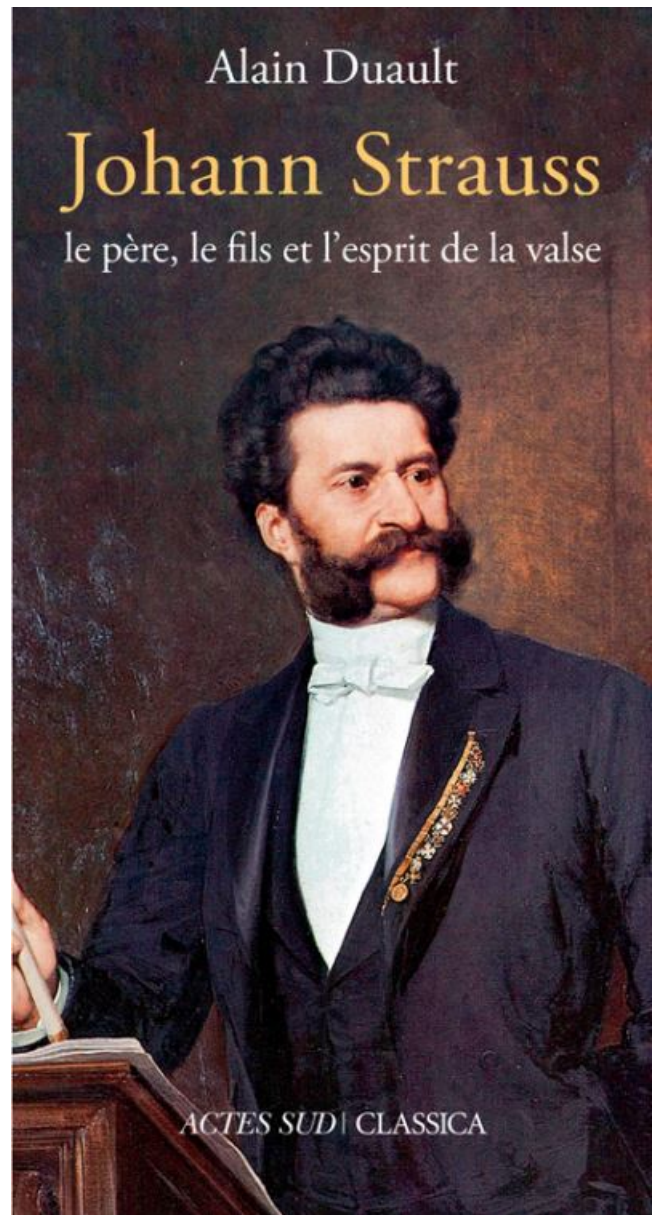
Mais aujourd'hui de telles recherches sont dissociées du choix de l'instrument. Nous pouvons prendre des partis pris tout aussi forts, tout en jouant un Steinway de concert. Cela dit, la suite de la série discographique Reicha comprendra les Etudes opus 97, qui sont proches des préludes et fugues de Jean-Sébastien Bach au niveau stylistique. J'en ai joué certaines sur l'orgue et cela sonne incroyablement bien. Alors on ne sait jamais...

Propos recueillis en décembre 2017.

**LIVRE critique, compte-rendu.
JOHANN STRAUSS, le père, le
fils et l'esprit de la Valse**

par Alain Duault (collection Classica, Actes Sud)

LIVRE critique, compte-rendu. JOHANN STRAUSS, le père, le fils et l'esprit de la Valse par Alain Duault (collection Classica, Actes Sud). Le père né en 1804, le dernier fils mort en 1899... la famille STRAUSS couvre ainsi tout un siècle, que l'on dit romantique et qui fut aussi marqué par l'essor formidable de l'écriture orchestrale, adaptée au cadre stimulant de la Valse. Voilà un petit essai qui à défaut de s'intéresser à la chronologie, s'intéresse surtout à une évocation générique de la Vienne fin de siècle, ce parfum impérial et fané, mais terriblement raffiné, comme singulièrement sensuel – malgré un puritanisme de façade, comme en Angleterre (autre Empire), où le corseté des robes et des costumes masculins se devaient de craquer, dans la danse sublimée par les Strauss, père et fils : la sulfureuse valse à trois temps. Le texte en retrace l'histoire, l'évolution sous la plume des génies dynastiques, d'où émergent les pépites du fils : Le Beau Danube bleu (1867), La valse de l'Empereur : véritable manifeste esthétique de la Vienne impériale de François-Joseph et de son épouse « Sissi ». Si les trois temps assurent le rebond et l'élan (du désir



ainsi amorcé, cultivé, porté...), le quatrième qui en est déduit, se fait toujours attendre... car il ne vient pas. Cette irrésolution cristallise la pulsion première, viscérale d'une danse – transe, à l'érotisme évident et qui en son temps, fut taxé d'abord, de perversité, d'immoralité, d'indécence.

L'auteur plonge dans les péripéties d'une dynastie riche en épisodes et rebondissements digne du livret de La Chauve Souris (écrite par Johann fils) : père violoniste fantasque, aventurier, génial et tout autant porté sur la gaudriole, au point de tromper manifestement son épouse Anna (la mère de Johann fils) avec une plébéienne, Emilie à laquelle il donne le même nombre d'enfants (3), comme Anna a accouché de Johann, Josef et Eduard, les fils légitimes, tous compositeurs. Après avoir enfanté d'un chef d'oeuvre qui évoque aussi l'esprit de toute une époque, la fameuse Marche de Radetsky (pour la fête de la réconciliation, le 22 sept 1849, pour le retour d'Italie du fameux maréchal), Johann père meurt dans les bras de son Emilie, de façon misérable et honteuse, le 25 septembre 1849 à ... 45 ans. La partition conclut aujourd'hui la célèbre retransmission en mondiovision pour la 1er janvier, rituel télégénique devenu messe classique. Déjà avec Johann père, la valse symphonique, musique pure et invitation chorégraphique connaît un âge d'or.



Le cas de Johann fils est tout autant promis à des accomplissements miraculeux sur le plan musical : dès ses 19 ans, il est sacré nouvel empereur de la Valse grâce à un premier concert tremplin, réalisé au Casino Dommayer, le

15 octobre 1844 où il présente ses compositions, dirigeant lui-même avec une fougue et un entrain irrésistible. La rivalité entre les deux est consommée car Anna la mère, se venge du père, – son époux infidèle, à travers la carrière du fils lui aussi bouillonnant violoniste, qu'elle soutient,

encourage, stimule. Cette mise en rivalité entraînera la chute de Johann I.

L'auteur conduit sa narration comme une valse aux élans progressifs, vénéneux, diaboliques, enivrants. Johann II se dédie bientôt à la composition pour le plus grand bien du genre, approfondissant cette valse symphonique, véritable opéra pour orchestre. Il convainc son frère **Josef**, pourtant ingénieur passionné, de laisser sa vocation première... et de reprendre la direction de l'orchestre Strauss : ce qui signifie tournée, concerts, et aussi composition (pas moins de 283 partitions ainsi laissées par Josef, dont le talent réel est à redécouvrir). Surmenage, tabac en nombre, et vie trépidante sans guère de sommeil... et Josef s'éteint de façon tragique, lors d'un concert à Varsovie, comme son père, à 43 ans.

Paraît le dernier frère, **Eduard**, très jaloux du génie célébré de son frère aîné Johann, lequel n'y voyant rien venir, le convainc de reprendre la direction de l'orchestre et des tournées, comme Josef... afin de pouvoir composer : c'est que Johann fils II, sacré empereur de la Valse à Vienne, s'est marié avec « Jetty » (la cantatrice Henrietta Trefftz, fin août 1862) : tout en composant une série de chef d'oeuvres dans leur hôtel particulier somptueux de Hietzing au bord du parc de Schönbrunn, – Le beau Danube Bleu, se consacre désormais à l'opérette, avec les succès que l'on sait. Henrietta qui fut cantatrice (inspirant Berlioz et Mendelssohn), l'a probablement inspiré. C'est désormais un compositeur de la nuit, qui écrit ses chefs d'oeuvres, entre 22h et 6h du matin, les faisant valider par son épouse, très jalouse de leur confort intime... Ainsi naissent plusieurs sommets lyriques dans le genre léger et qui recyclent en les sublimant les valse désormais célèbres, à l'invitation de Maximilian Steiner, le directeur du Theater An der Wien (parmi les plus aboutis au côtés de La Chauve souris, se distinguent Le Baron Tzigane, et Le chevalier Pasman...ce dernier ouvrage est encore moins connu). Voilà qui électrise encore un génie musical qui fut proche de Bruckner et de

Brahms (plusieurs photos d'époque attestent de leur belle amitié et compréhension réciproque); et qui fut admiré de Wagner, Ravel...

Bien d'autres épisodes retentissants et romanesques émaillent le récit de ce texte captivant, court et contrasté (comme un très bon opéra) : la mort tragique de Jetty, les remariages plus ou moins heureux de Johann II, la terrible vengeance d'Eduard après la mort de son frère Johann II. La dynastie Strauss, père et fils, fut aussi une fratrie dont il faudrait démêler les passions et conflits personnels à Vienne, à l'époque où bientôt Freud formulera le fonctionnement, causes, conséquences et symptômes de la psyché et des pathologies conscientes ou non... De ce point de vue, le récit est doublement passionnant. Car sous l'esprit de la Valse, c'est ce flot impétueux de l'âme humaine qui sublime ses propres doutes et ses insondables élans... Lecture incontournable. En prime, une excellente chronologie sur le contexte politique et historique (qui complète le récit premier).



LIVRE événement, annonce. JOHANN STRAUSS, le père, le fils et l'esprit de la Valse par Alain Duault (collection Classica, [Actes Sud](#), octobre 2017). SBN 978-2-330-08631-2 / prix indicatif : 16, 80€. [LIRE](#)

[AUSSI notre annonce du livre JOHANN STRAUSS père et fils](#)

Agenda, actualité :

LE BARON TZIGANE de J. Strauss II / Nouvelle production à l'Opéra des Nations de Genève / du 15 déc. 2017 au 6 janvier 2018 / OPÉRETTE EN 3 ACTES DE JOHANN STRAUSS – Livret de Ignaz Schnitzer d'après la nouvelle Sá de Mór Jókai. Créé à Vienne le 24 octobre 1885 au Theater an der Wien. Créé en version française à Paris le 20 octobre 1895 aux Folies dramatiques.

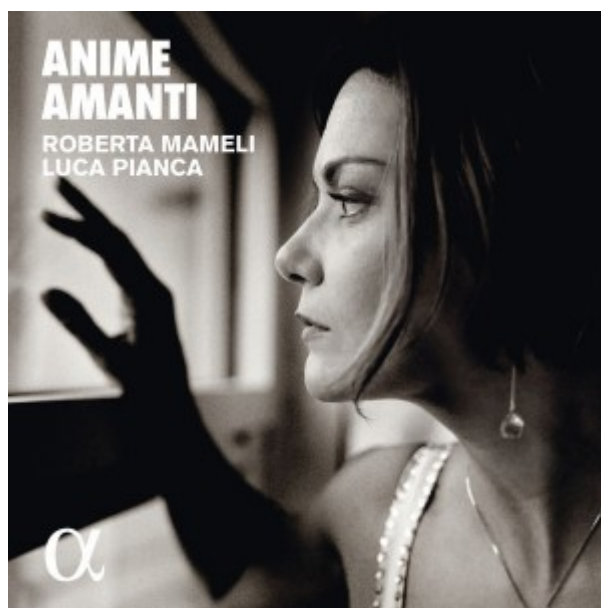
CONCERT DU NOUVEL AN à VIENNE, le 1er janvier 2018 : diffusion en direct sur France 2 à partir de 11h : cette année, pour fêter l'an neuf, 2018, [le chef milanais Riccardo Muti dirige les Wiener Philharmoniker...](#)

CD événement, critique. ANIME AMANTI. Roberta Mameli, soprano. Luca Pianca, luth (1 cd Alpha)

CD événement, critique. ANIME AMANTI. Roberta Mameli, soprano. Luca Pianca, luth (1 cd Alpha).

Voici assurément un récital titre d'une cohérence stylistique aussi intense que cohérente, choisissant son sujet parmi les premiers compositeurs monodiques du début du XVII^e (en particulier florentins), et jusqu'à l'âge d'or de l'opéra vénitien avec Monteverdi (Le

Couronnement de Poppée, 1642, dont l'air tragique et sublime d'Ottavia termine le cycle d'environ 1h08mn). En plus de nous révéler la beauté de textes amoureux parmi les plus intenses de la littérature musicale, le récital de janvier 2016, confirme l'exceptionnelle plasticité dramatique du soprano de Roberta Mameli. Dont le chant souple, ductile, incarné, sensuel et juste enivre jusqu'au vertige. Voici une authentique diseuse, respectueuse du poème, servante des



sentiments et des affects ainsi collectés et contenus dans chaque épisode.

S'affirme au cours du programme, parfaitement agencé, la déclamation mordante, ivre, hallucinée et toujours languissante, d'une sensualité qui annonce déjà Monteverdi (Amarilli, mia Bella du Florentin Giulio Caccini, le plus poète d'entre tous alors, que la diva sait électriser avec une subtilité étonnante ; avec d'autant plus d'intense ardeur, de vocalità dramatique que la voix se suffit du seul accompagnement au luth (très fin Luca Pianca).

C'est une odyssée monodique a voce sola, vécue, investie comme une introspection au rythme croissant. Le monologue d'une âme en perdition ou accomplissement qui repousse toujours les limites du théâtre musical.

Le tact avec lequel la soprano déclame ensuite le Merula plus âpre, entonné comme une prière (Folle è ben che si crede) confirme les affinités de la diseuse de ce premier baroque italien avec les textes choisis. De textes, il en est essentiellement question, tant la poésie prime sur la musique : son articulation, sa vivante déclamation.

Le chant exprime la certitude éprouvée de l'amant, la plainte de l'amoureuse languissante ou trahie. Nous voici bien aux origines du drame lyrique italien, de l'opéra tout court.

Dans cette monodie parsemée d'éclairs, de ravissements, de vertiges qui en une hypnose amoureuse confinant à l'obsession, voisine aussi avec la folie consciente, l'ivresse et la transe émotionnelle. C'est tout d'un coup cette modernité sincère, cette vérité qui saisit jusqu'à l'effroi qui surgissent dans ce chant à la fois incandescent et superbement murmuré, canalisé, ciselé, filigrané. Pareil maîtrise rejoint celle du baryton Marc Mauillon qui lui aussi avait choisi de célébrer la lyre italienne du XVII^e mais sur un thème unique et fédérateur, celui d'Orphée / orfeo. [LIRE ici notre critique du cd Li Due Orfei par Marc Mauillon 5 1 cd Arcana, CLIC de Classiquenews d'avril 2016](#)).



Ce que réussit la soprano **Roberta Mameli** atteint le même objectif : une incarnation juste soucieuse du texte. Le dernier air, celui de l'impératrice Ottavia, l'Addio Roma, l'adieu à Rome, car elle est ici répudiée par son époux Néron (qui lui préfère alors Poppea), et mesure l'étendue de son infortune, conclut un cycle de séquences allusives, s'éreintant entre folie, ivresse, hallucination. C'est déjà la folie des Lucia et des Amina... une préfiguration de ce que sera l'âge d'or du bel canto au XIX^e sous la plume des Bellini et Donizetti. Sens du phrasé, écoute intérieure des mots, legato préservé, finesse de l'intonation... Roberta Mameli nous offre une leçon de chant à la fois virtuose et remarquablement habité. L'intelligence des nuances, ce sens du repli et de l'anéantissement sont les marques d'une grande ... très grande interprète. Celle qui sait dans le chant seul, exprimer toutes les nuances des sentiments les plus ténus. Et s'il existait un premier Belcanto, celui extatique des Italiens du XVII^e ? Roberta Mameli en est l'une des ambassadrices. **Magistral récital.**

CD événement, critique. ANIME AMANTI. Roberta Mameli, soprano. Luca Pianca, luth (1 cd Alpha – enregistré en janvier 2016 – CLIC de CLASSIQUENEWS de novembre 2017).

**LILLE. Junichi Hirokami
dirige l'Orchestre National**

de Lille

LILLE, ONL. Le 16 novembre 2017.

Brahms, Lalo. Sous le titre lumineux, « lumières du nord, ... et du sud », le concert de ce 16 novembre promet un nouveau grand moment symphonique et concertant, où brillent deux tempéraments romantiques majeurs, le Français Lalo et le germanique schumannien, Johannes Brahms. Pour l'occasion, l'Orchestre National de Lille



invite deux interprètes le chef japonais, actuel directeur du Kyoto Symphony Orchestra, Junichi Hirokami ; et pour le concerto de Lalo, le violoncelliste Johannes Moser. L'apparent éclectisme du programme, comprenant écritures romantiques française et allemande et partition contemporaine (Corrado) est assurée cependant par la proximité chronologique entre Brahms et Lalo : la Symphonie n°2 du premier date de 1877 ; le Concerto pour violoncelle de Lalo est créé en 1876. L'unité esthétique est aussi résolue grâce à l'engagement des interprètes invités.

**LILLE, Auditorium du Nouveau Siècle
jeudi 16 novembre 2017, 20h**

Lumière du Nord,
Lumière du Sud

[RESERVEZ VOTRE PLACE](#)

http://www.onlille.com/saison_17-18/concert/lumiere-du-nord-lumiere-du-sud/

Informations
Réservations

A 18h45, présentation du concert et conférence « Prélude

Brahms » par les élèves de l'École Supérieure Musique et Danse de Lille (entrée libre pour les spectateurs munis d'un billet de concert)

Orchestre National de Lille
Direction : **Junichi Hirokami**
Violoncelle : **Johannes Moser**

Programme

Corrado : Solo il tempo II / « Le temps effacera les blessures »...

La courte pièce orchestrale, du jeune compositeur italien Pasquale Corrado (né en 1979) se remémore l'effroi et la terreur incarnés par les attentats de Capaci (Sicile, mai 1992) et de Via d'Amelio (Palerme, juillet 1992) pilotés par la mafia. Corrado qui n'était qu'adolescent alors (13 ans) entend fixer le choc traumatique que ces deux événements apocalyptiques ont suscité chez tous les jeunes italiens, atteignant même la conscience de toute la nation italienne. Entre ombre et lumière, l'œuvre rend hommage aux justes tués par ces actes lâches : le juge Giovanni Falcone (tué dans l'attentat de Capaci) et le juge Paolo Borsellino (tué dans l'attentat de Via d'Amelio). C'est une prière aussi à l'adresse de la Sicile, conçu comme un dramma antique, une tragédie grecque (avec la référence au « Prométhée enchaîné d'Eschyle, archétype de la liberté de penser ; référence à Œdipe, effrayé par sa propre destinée de péché et de violence, à Hercule, repoussant les limites humaines et à l'impitoyable Médée, prenant en main son propre destin »). Dans son poème symphonique, le compositeur interroge le destin et la fatalité, le deuil et l'activité des hommes submergés par l'horreur ; il veut croire à l'œuvre du temps qui soulage les souffrances, rassure et apaise... Que pouvons nous faire de plus ? Solo il tempo / Seul le temps (réconforte?). A l'aulne de cette question, la partition cible l'horreur insurmontable qu'il faut pourtant apprendre à affronter. Brûlante actualité au moment où la France encore blessée, célèbre le courage des

*héros et pleure les victimes des attentats du 13 novembre 2015
– (Création à Rome en 2007 – durée : 17 mn).*

Lalo : Concerto pour violoncelle

Mélodiste né et orchestrateur très raffiné, Edouard Lalo compose en 1876, son Concerto pour violoncelle, entre sa Symphonie espagnole et la Rhapsodie norvégienne... : comme dans ses ballets remarquablement dramatique, d'une élégance toute française, la partition saisit par la formidable versatilité et flexibilité d'un orchestre félin ; y brille l'éloquence éclectique de Lalo, pleine de panache et de facétie contrastée (surtout sur le plan rythmique). Pour autant l'oeuvre cultive de très beaux contrastes (langueur sidérante et rêveuse du second mouvement, – Intermezzo noté andantino). La carrure diablement rythmique, les changements incessants d'épisodes expressifs, en particuliers des deux derniers mouvements indiquent la subtilité dont est capable Lalo. On se souvient d'un concert à Venise où c'était le canadien Jean-Guihen Queyras qui savait transfigurer une partition taillée pour les plus grands interprètes : ce soir, même virtuosité intérieure, formidablement inspirée. il faut une entente souple et détaillée entre l'orchestre et le soliste pour rendre toutes les facettes d'un Concerto que beaucoup réduise à un simple exercice de virtuosité démonstrative.

Brahms : Symphonie n°2

A l'été 1877 alors qu'il séjourne dans les Alpes, au bord du magnifique lac du Wörthersee (Sud-Est de l'Autriche), Johannes Brahms se laisse inspirer, comme Gustav Mahler, par le spectacle de l'immense et impénétrable Nature. Défenseur de la musique pure, sans trame narrative précise (et réductrice), Brahms développe la notion de Dauerhafte Musik, ou « musique durable », musique



de Dauerhafte Musik, ou « musique durable », musique

intemporelle, « non périssable », déconnectée de tout élément narratif. Ainsi naît en quelques mois la 2^e Symphonie. Mais l'absence d'histoire et de prétexte historié, ne veut pas dire que la forme n'exprime rien ; bien au contraire. Le monde sonore de Brahms s'inspire de Beethoven et de son mentor Robert Schumann, dont l'épouse, Clara, fut la grande amie (et plus) du jeune Johannes. La passion intime que sait distiller le compositeur est emblématique de son écriture où perce une évidente pensée musicale, ponctuée d'éléments autobiographique. Les pulsions de mort et de vie, le désir inassouvi et l'espoir à tout craindre, la profonde dépression comme l'éblouissement fugace s'y succèdent, sans guère de résolution majeure et stable. Contradictoire mais riche, Brahms écrit : « « voici une petite symphonie gaie, tout à fait innocente » ; ailleurs à son éditeur, je n'ai « encore rien écrit d'aussi triste ».

Le souffle porté par les cors majestueux qui traversent toute la partition, le tumulte victorieux du premier mouvement, puis la sombre mélancolie du second (Adagio non troppo) ; la tendre espérance du 3^e (Allegretto grazioso quasi andantino / mouvement dansant à trois temps inspiré d'un Ländler ou pas à trois temps), l'élan du dernier Allegro (con spirito) ne cessent aujourd'hui de nous fasciner à la manière des symphonies de Beethoven dont Brahms fut toujours un ardent disciple.

CD, compte rendu critique.

MARIN MARAIS : Folies d'Espagne. Jay Bernfeld, Fuoco E Cenere (1 cd Paraty, juin 2016)

CD, compte rendu critique. MARIN MARAIS : Folies d'Espagne.  Jay Bernfeld, Fuoco E Cenere (1 cd Paraty, juin 2016).

MARIS élucidé. On ne saurait exprimer précisément la satisfaction que procure l'écoute de ce programme enchanteur dédié au compositeur et gambiste Marin Marais (1656-1728). Il résoud de loin et à très haut niveau, le mouvement et l'esprit, l'expressivité et l'intériorité. Plus de 350 ans ont passé mais le flambeau est ravivé intact dans le jeu intense, intérieur, élégant, naturel de Jay Bernfeld, fondateur de son propre ensemble, Fuoco e Cenere. Le feu, la cendre (si l'on reprend le titre du collectif), une équation qui prend corps et affirme une plénitude souveraine. Jouer les Livres III et V, respectivement de 1711 puis 1725,... remonter à la source d'une éloquence conquérante et nostalgique à la fois, permet ce bain d'ivresse et de vertiges, de regrets et de soupirs qui composent toute la langue d'un Marais équilibriste et funambule entre Sainte-Colombe et Lully. Son génie n'en est que mieux dévoilé, mesuré, exprimé.

L'album obtient donc le CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2017 ; il demeure notre meilleure surprise parmi les cd baroques récemment reçus pour cette rentrée 2017. Nul doute qu'il ne devienne le fleuron des pépites baroques du label PARATY, au même titre que le [HANDEL/RAMEAU de l'ensemble Zaïs \(2014\)](#) ; [le JS Bach d'Alia Mens / Olivier Spilmont \(2016\)](#) / [La Cité Céleste...](#)



Les deux Suites retenues présentent un plan partagé de 9 et 10 séquences, où le menuet et la gigue sont interchangeables, mais la fin réserve des surprises : celle en Ré majeur du Livre III (1711) s'impose indiscutablement par son Charivary final, tonitruant et fougueux; celle en sol mineur (notre préférée, extraite du Livre V de 1725) saisit par la succession des 3 derniers airs, qu'il faut absolument écouté dans leur continuité : Rondeau, Tombeau (la pièce maîtresse comme nous l'expliquons plus loin), enfin la sublime Chaconne, à l'allant irrésistible.

De la Suite en Ré majeur, distinguons surtout le subtil (7) Rondeau : exquise élocution ; chant de la viole, tout en retenue filigranée ; intensité dansante, engagée mais toujours en retrait, à son exacte place.

Folies et Suites de Marin Marais Le geste inspiré de JAY BERNFELD

Puis la Plainte (8) affirme sa suave prière qui semble jouer avec l'ombre et la pénombre, ... avant que, écoulement d'une irrépressible conviction, ne s'impose tout autant la Chaconne (9) dont la viole de Jay Bernfeld, artisan enchanteur, restitue chaque accent, rehaut, fine intonation, rebond d'une pensée certes alanguie mais parfois âpre et mordante. Notons le très bel équilibre dialogué entre les 4 solistes en complicité. Enfin, le Charivary (10), insolite pépite en guise de conclusion, foyer d'énergie pleine de bonne humeur et de santé tonitruante, vitalité et nerf mais aussi noblesse fluide qui caresse tout en assurant une belle intensité narrative.

Dans la Suite en Sol mineur du Livre V (1725), relevons de la Gigue La Pagode (16): meilleur exemple de l'allant chorégraphique défendue par les interprètes, qui articulent ici la rhétorique baroque avec une éloquence subtile.

Puis la souple mélancolie à l'énoncé funèbre du Tombeau (18), est tout recueillement et pudeur insondable apprise auprès de son Maître Sainte-Colombe en sa retraite perdue. d'une retenue suspendue (et développée, plus de 5mn : le bavard et volubile Marais souhaite-il ainsi démontrer sa verve dans l'élégie mourante et le renoncement à tout ? Le résultat est sous les doigts du gambiste, d'une suprême poésie, maîtrise des soupirs et des silences, pour cette méditation ultime de la mort dédiée à Marais « la Cadet »).

Enfin la Chaconne finale (19) rattache à la vie, à l'espoir d'une résurrection : le passage entre ce qui précède et ce qui s'accomplit ici, demeure la transition la plus passionnante de l'album. Le balancement pudique et mesuré et pourtant saisissant de rebond organique, est d'un balancement d'une ivresse irrésistible. Le geste est bien celui d'un interprète très à la pointe de la syntaxe Marais. Un compagnonage et une connaissance familière que Jay Bernfeld est l'un des rares gambistes à pouvoir incarner aujourd'hui.



FOLIES EN PERSPECTIVE...

Les Fameux des Couplets Folies d'Espagne (1 à 32), plus anciens encore (1701), affirment une empreinte dans le repli, reflux des eaux, un pas de plus hors du temps banal, dans une recomposition pleine

d'élégance à mesure que la réitération du motif obsédant, obstiné est chanté par la viole. Peu à peu, le regret s'inscrit, avec un sentiment intact de fragilité et d'épure tendre. Le soliste décante, allège... la nostalgie s'épaissit jusqu'au mystère. C'est comme dans la construction de l'album, une remontée chronologique, vers l'essentiel. L'éloquence du jeu, la somptuosité des accents, l'intelligence du discours poétique devenue danse puis transe, de regret (couplets 21 à 28 , page 24), en affirmation d'une volonté souveraine tissée dans l'élégance.

L'architecture du propos, la sensibilité de l'artiste, en complicité introspective et expressive avec ses partenaires font toute la valeur de ce disque devenu capital pour notre connaissance et mieux, notre compréhension de Marin Marais : le geste du gambiste, la pensée du compositeur.

CD, compte rendu, critique. MARIN MARAIS : Folies d'Espagne (1 cd PARATY / Jay Bernfeld / Fuoco E Cenere. Avec Paraty – enregistré en juin 2016) – Parution le 29 septembre 2017. CLIP VIDEO 1 : Allemande, Tombeau, Charivary (extraits)

Fuoco E Cenere / Jay Bernfeld
<http://www.fuocoecenere.org/>

Jay Bernfeld, viola da gamba and direction / viole de gambe et direction

Ronald Martin Alonso, viola da gamba / viole de gambe
André Henrich, théorbe / theorbo
Bertrand Cuiller, clavecin / harpsichord

Enregistrement / Recording : Juin / June 2016, Église de
Lassay-sur-Croisne.



Jay Bernfeld et sa viole magique (© Uit Bé Studio)

LIRE notre [dépêche annonce JAY BERNFELD joue Suites et Folies de Marin Marais ... parue le 14 septembre 2017](#)

GRAND ENTRETEN avec JAY BERNFELD... à propos de Marin Marais

GRAND ENTRETEN avec JAY BERNFELD... Fin septembre 2017, le  gambiste Jay Bernfeld joue son cher Marin Marais, sujet d'une amitié musicale ou d'un « compagnonage artistique » et même humain qui s'est nourri continûment, de l'interprète au compositeur, depuis 40 ans. Le disque qui en découle, intitulé « FOLIES D'ESPAGNE » sort ce 29 septembre 2017. Révélé par le film *Tous les matins du monde*, Marin Marais avait trop été présenté comme un opportuniste mondain. La valeur du geste de Jay Bernfeld, à travers le programme qu'il a choisi, interroge différemment la musique du compositeur français : l'interprète en révèle le goût de l'éloquence intérieure. L'instrumentiste a choisi plusieurs perles issues des Livres III et V, mais aussi s'est laissé séduire par la virtuosité millimétrée et jamais artificielle des Folies d'Espagne. Témoignage d'un enregistrement qui est un retour aux sources et l'accomplissement d'un dialogue intérieur perpétuel : **Jay Bernfeld exprime la pudeur et la riche vie intérieure de Marin Marais.** [LIRE NOTRE GRAND ENTRETEN pour CLASSIQUENEWS.](#)

CD, compte rendu critique.

JONAS KAUFMANN : L'OPÉRA (1 cd SONY classical)

CD, compte rendu critique. JONAS KAUFMANN : L'OPÉRA (1 cd SONY classical).

Comme un ravissement, une opération qui sublime l'âme prête à succomber, voici d'abord Roméo, celui éperdu du jeune cœur épris tel que Gounod l'a conçu, et d'un rôle fauve à travers le timbre presque barytonant du sublime **Jonas Kaufmann**, solarisé, sublimé au sens littéral, par



l'amour qui le porte dans le fameux air au lever de l'astre (« *Ah Lève toi, Soleil!* »). Tension éniivrée, articulation, intonation juste et riche, et toujours parfaitement intelligible : pas de doute l'immense ténor, le plus célèbre est un francophile convaincant. L'Opéra de Paris et les défenseurs du romantisme français n'auraient pas rêver mieux : l'astre Kaufmann s'affirme ici en ambassadeur de choc au service de la lyre française et romantique (avec pour fond de la couverture du cd, la salle or et rouge de l'Opéra de Paris). Enchaîner Roméo avec Werther, de Gounod à Massenet, fait penser – avec combien de justesse, que l'opéra français rayonne d'une sensualité grave et tragique : « *Pourquoi me réveiller, ô souffle du printemps* » fait surgir encore ce même rôle de félin blessé qui embrasé, se consume littéralement dans l'incandescence d'une scène radicale, au souffle passionnel et d'une violence inouïe : ourlée dans une lave rugissante qui gronde, l'animal blessé, le poète définitif qu'incarne ici Werther, reste bouleversant – comme [Rolando](#)

[Villazon, qui affirma lui aussi, il n'y a pas si longtemps, un remarquable engagement... \(DG, 2011, Pappano\) / LIRE notre critique du Werther de Rolando Villazon.](#)

Dans la continuité du récital de Jonas Kaufmann, il faut bien l'air de Wilhem dans Mignon de Thomas : « *Elle ne croyait pas, dans sa candeur naïve* » pour déserrer cet étau expressif qui inscrit le début de ce récital phénoménal, dans la brûlure passionnelle, dans le rayonnement coloriste et doloriste (son premier Otello à Covent Garden en juillet dernier, était justement emprunt, définitivement de souffrance : un héros plus victime que sadique, dévoré par un feu intérieur que le ténor sait mesurer, tisser avec une finesse fascinante. Peut-être moins intelligible dans ce Mignon, languissant, presque précautionneux, le ténor munichois affirme néanmoins une intensité vocale dont la justesse expressive touche incontestablement.

De Bizet, on ne se laisse plus surprendre par son José dont il possède l'embrasement amoureux et maudit ; la bonne surprise demeure le choix des Pêcheurs de perles du Bizet de jeunesse et déjà de (très) grand talent, où Nadir bénéficie du très altier Zurga de Ludovic Tézier : ... là encore, c'est bien la naissance d'un sentiment d'amour, pur, de ravissement qu'exhale le timbre éperdu, et dans un français impeccable, du ténor diseur.

Plus léger et tendre, son Mylio du Roy d'Is de Lalo ; puis Hoffmann, des Contes du même nom (Offenbach), – clair et d'une candeur admirable, enfin le plus rare « **Pays merveilleux** » **de Vasco dans L'Africaine de Meyerbeer**, ... chaque prise de rôle pour le studio ici confirme l'élocution franche, une éloquence subtile, des aigus perlés et aussi des couleurs d'une volupté rayonnante. Kaufmann aime les situations d'emprise amoureuse, le sentiment de conquête exacerbée où l'élan d'un sentiment naissant emporte l'esprit et l'âme. Il s'en fait l'interprète avec beaucoup de charme et de conviction.

José, Nadir, Werther, Faust, Enée...

JONAS KAUFMANN, en ambassadeur inspiré de l'Opéra romantique français

De **Manon de Massenet**, Kaufmann connaît bien le relief sincère, entier du personnage de **Desgrieux** : d'abord sa confession intime, tendre, véritable manifeste d'une effusion intacte, pure (déclamation parfaite de son air « *En fermant les yeux je vois là-bas* »), puis ce sont les retrouvailles du jeune homme trahi, devenu abbé à Saint-Sulpice, qui cependant succombe aux avances de la sirène (il est vrai que le soprano de Sonya Yoncheva marque un sommet de lascivité vocale, partenaire inspirante... qui rend à Manon, coupable, sa séduction irrésistible : le grand duo de reconquête amoureuse) : « *n'est ce plus ma main que cette pain presse?* » permet au ténor d'affirmer une noblesse et une distinction de ton, très dramatiquement convaincantes.

Plus profonds et recueillis, économes dans la gestion de l'impact expressif et de la charge émotionnelle, les quatre derniers airs sont les plus passionnants ; ceux qui dans l'articulation du texte, permet au chanteur de colorer, phraser, dire, sussurer le texte, de construire, d'incarner un personnage. Il faut donc ciseler le français, comme au théâtre, - accents, couleurs, silences aussi pour installer une profondeur, une épaisseur, malgré le format d'un air unique. Pourtant ici, l'acteur Jonas Kaufmann renoue avec ses précédents récitals monographiques (dont [The Verdi Album et son formidable Otello, chanté ainsi d'abord au studio avant de l'incarner sur la scène à Londres en juillet dernier, été 2017](#)) : la pudeur virile du **Cid** (« *Ô souverain, ô juge, ô*

père... »), entre prière et force morale ; le même sentiment sincère d'Éléazar, dans **La Juive d'Halévy**, père, agent d'une vengeance inique, qui pourtant supplie sa propre fille de lui pardonner (alors qu'il la sacrifie au nom de sa foi)... intense et fragile à la fois, la couleur du timbre sait exprimer ce trouble ambivalent qui finit par étouffer le héros de Meyerbeer, jamais en reste pour souligner la force du destin et la misère humaine ; le français de Kaufmann sait être clair, précis, sobre, économe, d'une sûreté d'intonation étonnante.

Au plus romantique de fermer ce magnifique récital lyrique français, **Berlioz** s'affirme ainsi dans deux airs d'une ineffable activité poétique (et qui montre combien Kaufmann, comme sa consoeur Anna Netrebko, est prêt à relever de grands défis...) : d'abord la quête en candeur et innocence du **Faust pourtant usé (Damnation de Faust)** ; « *Merci, doux crépuscule* » où par la respiration du ténor, Faust peut communier avec le mystère de la Nature, et renouer avec un désir qu'il avait oublié... L'intelligence du diseur n'a jamais été plus maîtrisée ici, dans cette séquence à la fois, prière éniivrée, confession intime, goût du renoncement... Plus tendu, d'une autorité noble et virile, voici enfin **Enée** – qui permet au ténor munichois de ressusciter, cette couleur féline qui nous rappelle son grand prédécesseur dans le rôle, l'astre Jon Vickers. L'importance du texte, l'articulation et les couleurs du ténor allemand précisent le profil du héros, amoureux éperdu mais guerrier fidèle à son destin. Jonas Kaufmann de la seule couleur de son chant fait surgir tout ce qu'a d'humain l'étoffe du Troyen, et donc l'inhumanité de son choix, dicté par les dieux : quitter son aimée Didon...

Voilà donc une dernière scène d'un diseur acteur de première qualité. Irrésistible. Dommage que l'orchestre derrière lui en fait des tonnes, jouant trop fort, ignorant la moindre nuance, en un déséquilibre sonore qui à notre avis dessert terriblement le chanteur. Les limites des instrumentistes et du chef se dévoilent avec consternation dans la caractérisation des Troyens de Berlioz justement. Un massacre

en règle de l'une des partitions pourtant les plus raffinées qui soient. Mauvaise prise de son, ou direction tapageuse du chef requis...? Les deux malheureusement. Dommage que pour se récital de très haut vol vocal, Sony n'ait pas fait appel à un orchestre sur instrument d'époque : la science des nuances et l'art du diseur Kaufmann eussent mérité d'emblée une telle parure instrumentale. D'autant que l'opéra romantique français ne se borne pas à des effets spectaculaires schématisés, comme nous le souligne que trop l'orchestre et le chef conviés ici. Malgré cette réserve, la tenue du ténor ne perd rien de sa formidable constance dramatique : après ses précédents récitals Sony, dédiés à Verdi, et à Puccini, Jonas Kaufmann plus brillant et passionnel que jamais, convainc totalement. Avec une toute autre direction, et un orchestre plus ciselé comme suggestif, ce nouveau programme eût été un bonheur absolu. Le sentiment d'un gâchis persiste cependant... à l'instar de la production d'Otello à Londres, où le plus grand ténor actuel ne bénéficiait pas d'un écrin orchestral digne de sa subtilité d'acteur-diseur.

CD, compte rendu critique. JONAS KAUFMANN : L'OPÉRA. Bayerisches Staatsorchester. Bertrand de Billy , direction. Airs d'opéras de Lalo, Bizet, Thomas, Offenbach, Massenet, Meyerbeer, Berlioz... Enregistrement réalisé à Munich en avril et mai 2017. 1 cd SONY classical – Parution annoncée **le 15 septembre 2017.**

septembre 2017 : Journée Emmanuelle Krivine : 7h, 20h : concert R. Strauss, Franck...

FRANCE MUSIQUE, le 7 septembre
2017 : Journée Emmanuelle
Krivine : 7h, 20h : concert R.
Strauss, Franck...

ADOUBEMENT. Grenoblois né il y a
70 ans (en mai 1947), le chef
Emmanuel Krivine a toujours su
communiquer sa différence pour



exister dans la sphère très concurrentielle des chefs
d'orchestre. France Musique souligne l'importance de sa prise
de fonction comme directeur musical du National de France en
ce mois de septembre 2017... Curieux paradoxe pour celui qui n'a
cessé de défendre sa place, revendiquer une liberté hors
milieu, se définissant même comme un « saltimbanque », qu'il
s'agisse de ses emplois à l'Orchestre National de Lyon, à La
Chambre Philharmonique – l'orchestre qu'il a fondé selon un
fonctionnement égalitaire et participatif-, non sans un
certain esprit de défi voire de revanche, dans un milieu
routinier... A la tête d'une phalange réputée difficile du seul
fait de son fonctionnement réunissant des fonctionnaires et
permanents, le chef nouvellement désigné aura-t-il les
affinités nécessaires pour séduire des musiciens
professionnels plutôt consensuels et conservateurs ? Comment
éviter l'ennui de l'habitude, la paresse du confort ? Comment
instiller dans une institution aussi fédérée, syndiquée,
officielle que l'Orchestre national de France, ce goût du
risque et de défrichage ? Pour cette première saison, ... :

» programmer le désir « ... Rien que cela. Journée spéciale
Emmanuelle Krivine, un chef de 70 ans qui a conservé une âme
de jeune homme, volontiers provocateur et atypique. Bousculer

l'écoute, refonder l'art du jeu collectif, pour une sonorité vivante, plus novatrice que jamais...

Jeudi 7 septembre de 7h à 23h

JOURNÉE EMMANUEL KRIVINE sur FRANCE MUSIQUE

De 7h dans la matinale à 23h, rendez-vous sur France Musique en compagnie d'un « être singulier et gourmand, à la répartie toujours prête à fuser... » Où il sera question de sa discographie (En Pistes), de sa discothèque privée (Allegretto), de son parcours (Les grands entretiens), et autres anecdotes (Carrefour de Lodéon).

A 20h, en direct de l'Auditorium de la Maison de la Radio à Paris.

Programme :

Anton Webern

Passacaille pour orchestre op 1

Richard Strauss

Quatre derniers Lieder

Ann Petersen, soprano

César Franck

Symphonie en ré mineur (LIRE notre [dossier spécial Symphonie en ré de César Franck, 1889](#))

Orchestre National de France

Emmanuel Krivine, direction

GSTAAD MENUHIN festival &

academy: Palmarès du Prix Neeme Järvi 2017 (Neeme Järvi prize 2017)

GSTAAD MENUHIN festival & academy: Palmarès du Prix Neeme Järvi 2017. Chaque été à Gstaad, la grande tente accueille les sessions intenses de l'**académie de direction d'orchestre (Conducting Academy)** –



poursuivant le vœu du fondateur Yehudy Menuhin, soucieux de cultiver toujours la **transmission des valeurs fondamentales de la musique aux nouvelles générations de musiciens interprètes** ; cette année, l'académie (l'une des 5 académies se réalisant l'été à Gstaad) est pilotée par un nouvel arrivant, le chef néerlandais **Jaap Van Zweden** (directeur musical du New York Philharmonic à compter de 2018). Ce dernier a été choisi par le directeur du Festival Menuhin, **Christoph Müller**, comme successeur de Neeme Järvi. Pendant 3 semaines 12 jeunes chefs préalablement sélectionnés ont suivi les sessions de formation pilotées par le maestro Zweeden, tempérament pointilleux autant qu'intransigeant dont l'autorité s'est pleinement manifestée sur le travail des jeunes maestros candidats au prix Neeme Järvi.

Au terme du concert du 18 août 2017, 7 jeunes chefs finalistes attendaient le résultat des délibérations du jury. Le programme comprenait en particulier le Concerto pour violoncelle de Lalo (rareté romantique française alliant éclectisme, virtuosité, contrastes dans un esprit et une élégance purement parisienne), et surtout les quatre mouvements de la 5e de Tchaïkovski, dirigés successivement par 5 finalistes.



Le prix Neeme Järvi distingue les meilleurs sensibilités artistiques, celles qui réunissant clarté gestuelle, charisme communicatif et cohérence des intentions, affirment déjà une maîtrise manifeste de la direction d'orchestre. En mettant à disposition des jeunes chefs candidats, l'orchestre du festival soit une phalange de presque 100 instrumentistes, le festival Menuhin à Gstaad est l'un des seuls en Europe à offrir une telle expérience formatrice destinée aux chefs d'orchestre en début de carrière. Outre la qualité et l'intensité des sessions de travail, il s'agit aussi pour les lauréats d'une visibilité accrue et d'engagements concrets : titulaire du Prix Neeme Järvi, chacun aura ensuite l'occasion de diriger les orchestres partenaires, soit les orchestres de Bâle et de Bern.

Les lauréats du **Neeme Järvi Prize 2017** sont:

Katharina Wincor (Autriche)

Petr Popelka (République tchèque)

Le Jury de [**l'Académie de direction d'orchestre \(Conducting Academy\) à GSTAAD**](#) ayant rendu sa décision est composé de :
Jaap van Zweden, Artistic Director de la Conducting Academy /
Christoph Müller, intendant du Gstaad Menuhin Festival &
Academy, et Johannes Schlaefli, Head of Teaching de la
Conducting Academy



Plus d'infos sur **le site du Gstaad Menuhin festival & academy 2017**, encore de nombreux concerts dans le Saanenland jusqu'au 2 septembre 2017.

<https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr>

VIDEO / DECOUVRIR le Festival estival de Gstaad : GSTAAD YEHUDI MENUHIN festival & Academy grâce à notre reportage vidéo, dédié au fonctionnement général du festival suisse dans le Saanenland (réalisation classiquenews, juillet 2016) :

**VOIR NOTRE GRAND REPORTAGE VIDEO
GSTAAD MENUHIN Festival & Academy 2016**

REPORTAGE : GSTAAD MENUHIN Festival & Academy, présentation



REPORTAGE VIDEO : notre immersion au GSTAAD Menuhin Festival & Academy (Suisse) — Depuis 60 ans (à l'été 2016), **le Gstaad Menuhin Festival & Academy** fait rayonner depuis Gstaad et Saanen **en Suisse**, les valeurs du violoniste et chef d'orchestre **Yehudi Menuhin** dont le Centenaire de la naissance a été aussi fêté en juillet 2016 : ouverture, générosité, transmission et partage. De fait, l'actuel directeur artistique et intendant **Christoph Müller** défend une offre très équilibrée entre concerts et expérience pédagogique à destination des musiciens amateurs et musiciens professionnels. Tous les publics sont invités à Gstaad chaque été pour y découvrir les grands interprètes (Lang Lang, Sol Gabetta, Katia et Marielle Labèque,...) mais aussi les jeunes talents (cycle des "Matinées des jeunes étoiles"), s'émerveiller des grands orchestres et des chefs renommés invités sous la fameuse tente blanche à les diriger... Présentation par Christoph Müller, intendant et directeur artistique. REPORTAGE EXCLUSIF © studio CLASSIQUENEWS.COM — Réalisation : Philippe-Alexandre Pham / © 2016



RÉSERVATIONS et INFORMATIONS

sur le site du Festival Yehudi Menuhin à GSTAAD, 13 juillet – 2 septembre 2017

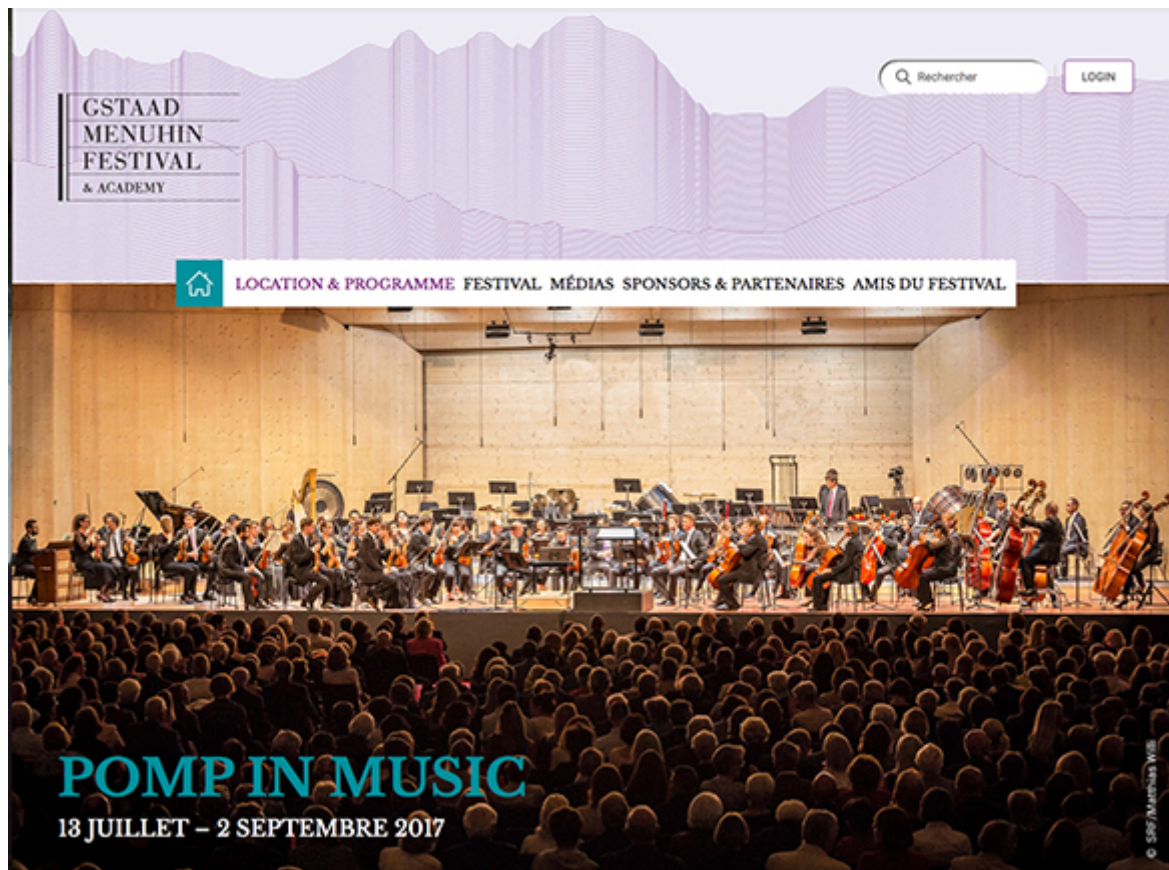


Photo des 2 lauréats du Neeme Järvi Prize 2017 à GSTAAD : © Eve Kohler 2017

FESTIVAL **MUSIQUE** **EN**

BOURBONNAIS (Allier), les 13 et 15 août 2017

FESTIVAL MUSIQUE EN BOURBONNAIS (Allier), les 13 et 15 août 2017. Pour sa 51^è édition, le festival de musique de chambre,



Musique en Bourbonnais accueille pour ses 2 derniers concerts, les dimanche 13 et mardi 15 août 2017, respectivement : le **Quatuor AROD** qui a remporté le 1^{er} prix au dernier Concours ARD de Munich 2016 (église de Louroux-Hodement, 17h), et la soprano **Heather Newhouse** accompagné par l'Hostel Dieu (église de Châteloy, 17h). C'est à Châteloy, en son église romane perchée au cœur du bocage bourbonnais, qu'est né le festival. L'offre musicale est l'une des plus envoûtantes, nichée en milieu rural, accueillie dans des églises, véritables joyaux patrimoniaux. 2 concerts événements de l'été 2017

[+ d'infos sur le site du Festival Musique en Bourbonnais](#), Lire [notre présentation du festival MUSIQUE EN BOURBONNAIS 2017](#)



Adeline de Preissac : la harpe scarlatienne



CD & concert le 29 juillet 2017 : ADELINE DE PREISSAC joue Scarlatti à la Harpe. Vivi felice ! / « Vivez heureux ! » : Domenico Scarlatti ne cache pas son enthousiasme communicatif, dans cette maxime inscrite à la fin de ses Sonates (originellement composées pour le clavecin)... Dans son jeu, la harpiste **Adeline de Preissac ose**

une transcription inédite dont l'audace pourtant est à la mesure de l'exclamation scarlatienne. Le feu, la verve, l'exaltation sont déterminants pour une relecture revivifiante. Scarlatti à la harpe : il fallait l'imaginer. Le résultat surprend et convainc. Un nuancier expressif se précise et renforce la subtilité suractive des pièces, comme l'acuité souvent énergique de leur nature expérimentale : expressivité, précision, phrasés, surtout jeu nouveau, inédit sur les résonances. La sonorité du spectre s'en trouve décuplée, plus riche, à la fois fluide et caractérisée. Composées en grande majorité, pour la Reine d'Espagne, Maria Barbara de Bragance, les Sonates de Domenico Scarlatti vise essentiellement le plaisir, la délectation et le divertissement de la Reine.



La Souveraine avait le souci du timbre et des performances techniques des claviers : elle s'était fait construire un clavecin personnel à ... 5 registres. Maria Barbara possédait également des pianofortes, mais ils n'avaient pas cette couleur orchestrale que possédaient les clavecins. Scarlatti n'a sans doute pas été tenté par cet instrument. La harpe, avec ses cordes pincées possède, quant à elle, les qualités requises pour qu'une instrumentiste passionnée se lance aujourd'hui dans l'interprétation de chaque Sonate, capable d'en révéler la matière poétique comme l'urgence et la grande versatilité

rythmique. Chez **Domenico Scarlatti**, la musique est d'abord un geste de liberté, de fantaisie, d'approfondissement voire de dépassement pour l'interprète, invitée à en transmettre la flamboyante inventivité.

Aujourd'hui, la harpiste **Adeline de Preissac** publie une sélection de Sonates transposées et enregistrée dans l'écrin idéal d'un prieuré du XII^e, dans un disque inédit, qui paraît en juillet 2017. Le programme de ce nouveau recueil est donné en concert le 29 juillet prochain à TOURS.



Parution et concert incontournables. [LIRE notre critique du VIVI FELICE, 11 Sonates de Domenico Scarlatti par Adeline de Preissac \(1 cd La Simplesse – juin 2016\)](#)

AGENDA / concerts 2017 :



29 juillet 2017 : Cloître de la Psalette (Tours) – 14h30

« **Vivi Felice** » / Sonates de Domenico Scarlatti par Adeline de Preissac, harpe – Rens. : 02 47 47 05 19 – Concert pour la sortie du CD Scarlatti

(référence : vivifel12) – [LIRE aussi notre entretien avec Adeline de Preissac](#)



Les concerts d'Adeline de Preissac au mois d'août 2017 :

3 août : Prieuré Saint-Cosme (Tours)

17h30 : Atelier enfants

20h30 : Concert – « Un été au jardin »

Scarlatti, Mozart, Gounod, Bizet

Rens. et résa. : 02 47 37 32 70

5 août : Cloître de la Psalette (Tours) – 14h30

Concert jeune talent et septuor

« La couleur des sentiments »

Mozart, Debussy, Ravel

5 août : Festival La Musique au temps des Rois

Château d'Amboise – 18h30

« Brusquet, le fou du Roy François II »

Philippe Pilavoine, mime – Laurent Sofiatti, comédien –

Nicolas Gaignard, cor – Adeline de Preissac, harpe.

Rens. : www.chateau-amboise.com – tarif : inclus dans

billetterie château.

6 août : Festival 37° à l'Ombre

Cloître de la Psalette – 14h30

Ravel, Glincka, Massenet

Valentine Tourdias, violon – Olivier Becker, violoncelle –

Adeline de Preissac – harpe

T : 02 47 47 05 19 – Tarifs : 12€ / 8€ (gratuit -15 ans)

6 août : Festival La Musique au temps des Rois

Château d'Amboise – 18h30

« La harpe de Madame Adelaïde »

V. Tourdias, C. Michelet, violons – G. Becker, alto – O-M.

Becker, violoncelle – V. Cottet Dumoulin, clarinette – A-S.

Nevès, flute – A. de Preissac, harpe.

12, 13 août : Festival la Musique au temps des Rois

Château d'Amboise – 18h30

« L'art équestre selon Louis XIII »

Lucie Bellement, Écuyère – Isabelle Chaffaud, danseuse –

Adeline de Preissac, harpiste

17 août : Prieuré Saint-Cosme

17h30 : ateliers enfants

20H30 : concert – « Le combat d'une fine lame »

Scarlatti, Albeniz, de Falla

18 août : Festivarts (36) – 20h

Château de Villegongis

Spectacle équestre et musical

Compagnie Belvega – Laurent Sofiatti, comédien – Adeline de

Preissac, harpe

Rens. : 02 54 00 04 42 – Tarif : 8€ / gratuit -15 ans

20 août : Festival la musique au temps des Rois

Château d'Amboise – 18h30

« François Ier, une fine lame »

Valérie de Mortillet, escrime dansée – Laurent Sofiatti,

comédien – Adeline de Preissac, harpe.